

**PAGES  
MANQUANTES**



JEANNE HEILMANN

## JEAN RIVAL.

Vu que nous n'avons pris aucun engagement à l'effet de n'ouvrir jamais la galerie biographique du *Glaneur* qu'aux illustrations, littéraires ou autres, de notre seul Canada français, nous sommes fiers, aujourd'hui, d'y faire une place, une large place, bien en vue, pour notre gracieux collaborateur de Paris : JEAN RIVAL.

Il semble qu'il soit déjà plus que temps pour nous de nous acquitter d'un tant aimable devoir : présenter aux lecteurs du *Glaneur* cet écrivain charmant dont nous leur avons nous-même parlé plus d'une fois et qui, du reste, les a tenus sous le charme de sa plume, sans interruption, dès notre seconde livraison jusqu'à la présente. Et cela, Dieu merci, va se continuer pour de nombreuses livraisons encore. En effet, nous n'avons vu jusqu'ici que les premières pages de cette primeur délicieuse, offerte par Jean Rival, bien aimablement, à ses lecteurs canadiens, du *Glaneur* : son intéressant roman-feuilleton, "Le crime des Bruyères."

Même quand aura pris fin cette longue et entraînante histoire, où le doux et le dramatique, le rouge et le bleu, s'entremêlent assez heureusement et forment un tout dans lequel l'esprit se complaît, il nous restera encore, nous avons tout lieu de l'espérer, les nouvelles et légendes, exquises, de Jean Rival, et ses "Lettres d'une Parisienne," si pleines d'attrait, que le jeune écrivain français signe de son nom véritable : *Jeanne Heilmann*.

Oh ! qu'ai-je fait ? Je viens de trahir le secret professionnel.... Ce serait à m'en frapper la poitrine, en criant au scandale ! si, plus vite que ma plume indiscreète, la photographie en héliogravure, et gentille tout-à-fait, qui orne ce fascicule-ci du *Glaneur*, n'avait révélé la véritable nature de mon sujet.

Mademoiselle Jeanne Heilmann est une Alsacienne, née à Colmar vers 1870, époque de la néfaste guerre franco-prussienne : c'est une patriote convaincue. Un noble cœur, un bel esprit, une grande âme : c'est l'écrivain délicieux que nous connaissons tous, au *Glaneur*, et que nous aimons tant.

La vocation littéraire, chez mademoiselle Heilmann, date de sa plus tendre enfance : le germe déposé par Dieu même, et à la première heure, au fond de ce cœur d'enfant est devenu un bel arbre, qui va porter des fruits magnifiques. Toute petite, m'écrivait-elle un jour, je rêvais déjà d'une plume et de feuilles blanches à couvrir d'hieroglyphes : liseuse passionnée, je disais : lorsque je serai grande, j'écrirai une histoire.

Ayant grandi dans ces bonnes dispositions, elle a tenu parole, la vaillante Alsacienne. A l'âge où la femme, d'ordinaire, commence à peine à n'être plus une enfant, mademoiselle Heilmann, depuis quelque deux ou trois ans seulement qu'elle s'est lancée sur la scène, à Paris, s'est gagné un rang, dans le bataillon des lettres françaises, tel que le

lui envieraient bien des hommes que des automnes plus nombreux ont mûris. Ce n'est pas une, c'est cent, c'est mille histoires, légendes, nouvelles, études et variétés qu'elle a déjà semées à profusion dans la presse parisienne, pourtant si éclectique, chacun le sait.

Pour mieux juger de la fécondité chez ce jeune écrivain brillant, fécondité qui n'exclut nulle part les attraits d'un style charmeur dans sa douce fermeté, l'on n'aurait qu'à feuilleter les plus récentes séries du *Saint-Nicholas*, du *Moniteur de la Mode*, du *Magazine français illustré*, du *Semeur*, voire même de la *Revue du Monde Latin* et du *Figaro*, le champ de bataille réservé aux publicistes d'élite, et dont son mérite incontestable vient de forcer l'entrée. Ici, depuis qu'elle est venue, avec une spontanéité qui l'honore autant qu'elle nous réjouit, offrir généreusement son concours, avec sa sympathie fidèle, aux jeunes littérateurs du Canada français, *Le Monde Illustré* d'abord, notre excellent confrère, et, bien vite après lui, *Le Glaneur*, ont publié, bon nombre de fines productions inédites, dues à sa plume savante et enchantresse.

Toutefois, la "grande histoire," rêvée entre toutes les autres, n'était pas encore venue au monde littéraire avant que mademoiselle Heilmann n'écrivit, pour *Le Glaneur* "son premier roman:" "Le crime des Bruyères," que nous avons l'avantage de présenter à nos lecteurs, absolument inédit. Cette œuvre de prime jeunesse n'est pas sans défaut, nul doute, mais elle décèle un fond de qualités hautement distinguées, rare et plein de promesses. Peut-être, un jour, fraternellement, nous déciderons-nous à lui marquer notre pensée sur ces défauts et qualités. D'autre part, nous avons l'espoir, bien fondé, qu'avant ce temps elle aura trouvé de plus sûrs critiques, et surtout plus autorisés, pour guider ses puissants coups d'aile vers le beau et le bon.

Au fait, la critique parisienne du cachet, celle qui fait et défait les réputations littéraires, va bientôt avoir à s'occuper de mademoiselle Jeanne Heilmann. Le *livre*, qui lui manquait jusqu'à présent, cette première consécration de l'œuvre, pour tout écrivain de Paris, Jean Rival doit le voir sortir des presses au moment même où nous écrivons. D'avance, on se promet beaucoup de bien et de plaisir de *Chroniqueuse*, son second ouvrage de longue haleine, "un roman tout moderne, tout parisien et qu'à ce titre vous ne goûterez peut-être pas trop bien" m'écrivit l'aimable auteur, qui a tout l'air de connaître assez mes goûts, déjà. Quoi qu'il en soit, je narrerai fidèlement aux lecteurs du *Glaneur*, si besoin est, les impressions que m'aura laissées cette lecture qu'on me promet pour bientôt. A l'instar du philosophe antique, j'aime mes amis, mais encore plus la vérité.

En attendant, au nom des dilettanti de la littérature, dans notre société canadienne-française, de ceux dont il fait le bonheur, j'offre ici au charmant écrivain *Jean Rival*—ma plume voudrait écrire *Sans Rival*—nos hommages respectueux et nos vœux: *ad multos annos*. Qu'il soit des nôtres encore pour longtemps!

J. M. AMÉDÉE DENAULT.

## CONFRATERNEL ÉCHANGE.

(TRIOLETS SANS PRÉTENTION)

A JEAN RIVAL, remerciement pour le gracieux envoi de son portrait.

Ces traits enivrants, que chacun admire,  
 Me font savourer votre doux portrait ;  
 Ils font un frisson passer sur ma lyre,  
 Ces traits enivrants que chacun admire.  
 C'est à redouter un tendre délire !....  
 Mais je dois et veux rester bien discret.  
 Ces traits enivrants, que chacun admire,  
 Me font savourer votre doux portrait.

Je vous dis merci, de toute mon âme,  
 Pour ce gage heureux de fraternité :  
 Contre l'âpre sort suave dictame :  
 Je vous dis merci de toute mon âme.  
 C'est votre attribut, ô très-noble femme,  
 D'unir au talent grâces et beauté.  
 Je vous dis merci, de toute mon âme.  
 Pour ce gage heureux de fraternité.

Je voudrais pouvoir bien mieux reconnaître  
 L'excès de faveur dont vous me comblez,  
 Mais craindrais, aussi, de trop vous connaître....  
 Je voudrais pouvoir bien mieux reconnaître !  
 Cet humble carton, miroir de mon être,  
 Tout l'heur est pour moi si vous l'accueillez ;  
 Je voudrais pouvoir bien mieux reconnaître  
 L'excès de faveur dont vous me comblez.

FRID-OLIN.



## CROQUIS A LA VAPEUR

J'ai toujours aimé le bruit, l'agitation, le changement d'atmosphère, la diversité dans les amusements, et cela, surtout, quand des revers de fortune me font entrevoir le seuil de la mélancolique demeure de l'adversité.

Je hais la monotonie, et souvent, souvent, quand j'étais au collège, entonnant chaque matin l'éternel refrain, aux notes nasillardes, que chante forcément le captif écolier, je me précipitais dans un lointain avenir, et là, sur le char rapide des illusions, je me livrais à des courses vagabondes sur terre et sur mer. J'ai bien des fois rêvé d'aller voir le ciel bleu de l'Italie, de fouler le sol montagneux de la Suisse, les forêts druidiques des antiques provinces de France. Dans mes songes, je me suis souvent bercé dans les gondoles de Venise, glanant, sous les fenêtres du palais des vieux Doges, de ces chansons douces et belles qui inspirent des refrains d'amour et de poésie. Je me suis porté au pays des enfants d'Allah, contemplant les fières Sultanes, et formulant, dans l'ombre des platanes, des projets d'amour, que j'ai bien ébauchés depuis, mais que le destin a mis en déroute, malgré moi. Que de grandes choses encore je formulais dans mon aveugle imagination. Aujourd'hui, je suis homme, et certes ! j'ai appris à croire sincèrement en ce dicton populaire : "l'homme propose et Dieu dispose." Pourtant, malgré mes occupations auxquelles j'aurais dû, je le confesse, accorder chacune des journées de ma vie, j'ai bien eu ma part d'aventures, et je n'ai qu'à continuer pour exécuter le programme que je me traçais aux premières années de ma jeunesse. Je n'ai pas traversé les mers, mais j'ai étudié les manœuvres des bâtiments sur nos grands lacs ; j'ai ressenti les secousses des lames se précipitant furieusement à la poupe du vaisseau, semblables à des cavaliers enragés voulant étreindre à la gorge une valeureuse jument de guerre. Je me suis mêlé aux agissements des grandes villes du Canada et des Etats-Unis, glanant, ici et là, des renseignements que j'ai toujours cherché à utiliser pour mon bien et celui de mes compatriotes. J'ai fait la cour aux Muses, la guerre aux habitants des airs et des eaux, et si je n'avais honte, je vous dirais que j'ai connu un brin de régime de la vie militaire que j'ai désertée après un jour de service actif.

Mais où suis-je ? J'ai entrepris une esquisse rapide sur une course que j'ai faite, et je me surprends à galoper dans les

champs du passé ; c'est l'histoire d'une vieille femme qui, infailliblement, se croit obligée de jaser avant de raconter quelque chose de vrai.

\* \*  
\*

Le seize janvier dernier, je me levais à six heures, après avoir mal dormi et fait des rêves sombres. Du haut de ma fenêtre, je promenai mes regards sur le vieux Montréal, enveloppé, à cette heure, de nuages épais de fumée noire sortant des hautes et nombreuses cheminées des usines. Déjà, une foule affairée se portait en tous sens. Les grandes vitrines des magasins laissaient entrevoir des étalages superbes ; les commis actifs commençaient à dresser leurs marchandises, et dans les rues, les petites ouvrières, à la démarche coquette, aux joues colorées par les premiers froids du matin, se hâtaient vers leurs établissements, égrenant dans l'air leur babil de fauvettes. Où irai-je, aujourd'hui, et que ferai-je d'ici à quelques semaines, car je suis libre d'occupations comme, d'ailleurs, le sont souvent les étudiants en droit, ou plutôt, ceux qui ont le *droit* d'être étudiants.

En un instant, je décidai de partir pour une course à l'étranger. Vers quels lieux ? Je ne le savais même pas. Je pris mon sac de voyage et, à huit heures, j'étais à la gare Bonaventure où, après une minutes de réflexion, je m'étais acheté un billet en destination de Boston. Montréal m'ennuyait énormément depuis deux jours, et j'avais cru devoir me distraire en allant visiter des anciens membres de la bohème montréalaise, aujourd'hui devenus citoyens sérieux au pays des Américains. Une dizaine de jours seront suffisants, me dis-je, pour me ramener à mon état normal, et ensuite, je reviendrai là où je laisse tout ce que j'aime, là où je veux vivre et mourir. A huit heures et demie le train s'ébranle, et moi, je me sens renaître à l'espoir, à la vie. Le bruit de la vapeur et des roues des wagons, glissant sur les lisses d'acier, réveille mon imagination et me fait rêver conquêtes et plaisirs.

Bien des pensées se pressent alors dans mes esprits. Je songe à une longue excursion faite, l'an dernier, dans l'ouest des États-Unis. Des landes désertes et sauvages m'apparaissent dans un vague lointain, me racontant des histoires, de vieilles histoires tragiques de razzias et de prospérité, de désastres et d'espérances. Qu'elle aille donc avec rapidité cette énorme machine, au cœur de feu, dont les bonds martelés sur l'acier semblent des pas de géant que poursuivrait une meute de fauves affamés.

Qu'elle aille ! J'aime la rapidité des éclairs, et le grondement lointain du tonnerre ne m'étonne ni ne m'effraie !

\*\*\*

Nous filons à toute vapeur, et m'étant plongé dans une agréable conversation avec un ami que je venais de m'improviser, je ne porte guère d'attention aux places que nous traversons. Bientôt, la voix d'un serrefreins se fait entendre : St-Albans ! St-Albans ! crie-il, et il se fait un mouvement dans le wagon. Bien des passagers se préparent à mettre pied à terre à cette station importante. Je descends, moi aussi, et certes ! je suis surpris du joli coup d'œil que m'offre cette petite ville. La gare est vaste et splendide, et d'icelle, nos yeux se délectent en regardant cette jolie ville, à l'air aristocratique, bâtie en amphithéâtre sur un terrain légèrement incliné, et qui s'étend sur le côté nord de la voie ferrée que nous suivons en allant de Montréal à Boston, par la ligne "Boston & Maine."

St-Albans est tout-à-fait coquette, et ses bâtisses superbes annoncent beaucoup de richesse. On m'apprend qu'il y a là peu de Canadiens et que ce petit bijou de ville est exclusivement américain. Pas plus de vingt mille âmes composent sa population. Le siffiet de la locomotive lance dans l'air une note aigue, et je retourne à mon siège, couchant sur mon carnet quelques notes prises à la course, puis, je flatte mes regards de la beauté de la scène qui, des deux côtés de la voie, s'étale à mes yeux.

La journée est splendide. Malgré un froid de quelques degrés au-desjous de zéro, le soleil se promène en roi dans l'orbe immenses du ciel. Il lance sur la terre des faisceaux de rayons opalin qui tombent en caressant les brins de neige, et les convertissant en autant de petits cristaux, dont l'aspect multicolore est vraiment féérique. Partout, sur la voie, s'élèvent des arbustes qui s'entremêlent, semblables à des liserons et des vignes qui voudraient se reposer en s'appuyant les uns sur les autres, ou qui voudraient dompter les morsures de la bise par des étreintes d'amour.

Au coin, sur la côte nord, une grande lisière bleue couronne les accidents du terrain, et me fait songer à nos belles Laurentides, ces témoins muets de mes prouesses du jeune âge. Au sud, le sol est nu et presque plat. La culture semble être peu en honneur dans ces parages, et j'apprends que l'élevage des animaux y constitue le principal commerce.

Knowlton est la deuxième place qui attire mon attention. Quelques regards me suffisent pour m'assurer que cette petite ville s'est acquise quelque importance, et que tout y respire la prospérité.

Le terrain offre maintenant de grands accidents des deux côtés de la voie. Partout l'horizon est voilé par une longue chaîne de montagne qui s'avance presque jusqu'à nous. La main de l'homme s'est taillé un chemin à travers ces rochers et ces forêts regardant le ciel, et aujourd'hui, la locomotive coupe en vainqueur ces endroits autrefois redoutables. Par instant, la machine roule sur la surface naturelle du sol, et des deux côtés, se dressent des milliers de sapins chargés de neige et se courbant avec une mine triste et pensive comme des femmes en demi-deuil pleurant des amours enterrées. Plus loin, ce sont des monts géants et aux détours capricieux ; des mamelons énormes, pareils à des dos recourbés de grandes bêtes dormant leur sommeil de fer. Ces amas élevés de terre et de pierre présentent une grande diversité de formes. Ici, ce serait comme la moitié d'une boule reposant sur terre, et recouverte de sapins et d'arbrisseaux divers ; là, comme une coupe abrupte de rochers, aux flancs gris et noirs, servant de piédestaux à des arbres géants dont les cimes se perdent dans les nues ; ailleurs, à plusieurs pics se pressant ensemble et se dessinant dans l'espace, comme un groupe aux formes pyramidales. Un voyageur, assis non loin de moi, et s'apercevant de l'étude rapide que je fais du paysage, me fait remarquer que l'on pourrait se croire dans les montagnes de la Suisse.

Le train file toujours, et bientôt, au-dessus des monts et autres accidents du sol qui se multiplient et se répètent sur la voie, on aperçoit, au nord, presque perdue dans le lointain, une autre grande chaîne de montagnes, nettement dessinée, et s'étendant comme un immense serpent bleu sur le terrain plus haut décrit. Je veux savoir le nom de cette chaîne considérable, mais, comme moi, ceux à qui je m'adresse sont trahis par leurs connaissances géographiques.

Tout en causant, j'ai oublié de vous faire arrêter à Waterbury, à Dawesville et à West-Randolph. Vous me permettez de n'y pas retourner ; ces villes sont, d'ailleurs, relativement peu importantes.

\*  
\* \*

Il est quatre heures de l'après-midi, et nous arrivons à "White River Junction," où quinze minutes sont données pour le lunch.

Je fais honneur à un plat bien garni, et quelques instants me restent pour étudier les environs de cette station importante.

Ici, la "White River" forme un bassin assez considérable où plusieurs bateaux-mouches voltigent en tous sens. C'est aussi, une place où convergent de nombreuses lignes de chemins de fer. Cent locomotives y mènent continuellement leurs bruits d'enfer, et me rappellent la "Pointe St-Charles" de Montréal. Plusieurs hautes cheminées me disent qu'il y a là plus d'une manufacture. Nous partons, en traversant une jetée qui se dresse à plus de quarante pieds au-dessus du niveau de l'eau, et debout sur la plate-forme du wagon, je nargue mon vertige en regardant au-dessous de moi.

La "White River" est très étroite, mais semble assez prolongée. Elle se creuse un lit profond dans les montagnes, et sa course est très irrégulière. Souvent, elle disparaît pour reparaître plus tard après avoir fait un détour d'un côté ou de l'autre de la voie. Ici, elle bouillonne légèrement, en caressant les cailloux argentés qui forment son lit; plus loin, elle devient étroite et coule lentement, tristement: on dirait un flot de larmes d'argent, versées par une grande fée qui se cacherait là-bas pour pleurer une immense douleur.

Danville, Canaan et Franklin attirent peu mon attention. Le soleil se penche lentement vers l'horizon; sa mine douloureuse et abattue me donne à croire qu'il songe à commettre un immense suicide en voulant se précipiter dans la mer.

La machine s'en va, frémissante, sous l'action de la vapeur et, à six heures, nous entrons en gare à Concord.

Cette ville est très importante, et la place qu'elle s'est prise dans l'histoire m'empêche d'en parler à la légère. Sa gare splendide et vaste est bondée de gens affairés. Ici, je reconnais la grande activité américaine. Mes yeux se délectent des milliers de lumières qui dansent sur la ville, et nous filons vers Manchester, où nous arrivons bientôt.

\*  
\* \*

Manchester m'apparaît toute rayonnante dans l'ombre du soir. La clarté de ses lumières se mêle à celle des étoiles qui scintillent au firmament comme des candélabres ardents, ou encore comme des clous d'or retenant en haut cette voûte bleue, que l'on nomme le ciel. La lune, au disque lumineux, se repose paresseusement au milieu de ces feux mignons, et nous apparaît belle, comme une femme qui savourerait une langoureuse

lassitude au milieu d'un salon luxueux. Mes yeux contemplent, avec une joie mêlée de tristesse, cette grande toile que l'Artiste divin vient de peindre. Une légère émotion s'empare de mon cœur et, malgré moi, je songe à des êtres chers et absents dont je m'ennuie déjà. Néanmoins, le ciel que je regarde est semblable à celui de mon pays, et sa douce et pâle clarté est pour moi consolante comme une lettre d'amour. Dans ma sublime contemplation, je me sens heureux, et je coule quelques-uns de ces instants bénis qu'on se rappelle toujours, et qui se détachent, après de longues années, lumineux, comme au premier jour, sur le fond grisaille de la vie.

Notre arrivée à Lowell me tire de la rêverie dans laquelle je m'étais plongé. Je ne dirai rien ici de cette ville si connue, car j'ai l'intention d'y faire une halte à mon retour. D'ailleurs, j'ai grand' hâte d'arriver à Boston.

\*  
\* \*

Il est dix heures. La locomotive paraît redoubler d'ardeur, et dans chaque wagon l'agitation va grandissant. On boucle les malles, et moi, je me prépare aussi à mettre pied à terre dans cette grande ville où déjà, dans mon imagination, je vois grouiller une population agitée. Je jette des regards furtifs dans chaque vitre près de moi, et je vois des longs cordons lumineux s'entrecroiser dans l'espace; des jets de feux mignons prodiguant à l'œil l'effet de nombreuses pièces d'or soutenues dans l'air par des mains de jongleurs habiles; de distances en distances, des foyers plus grands et plus élevés distribuent en tous sens leurs faisceaux de rayons électriques. La machine roule une quinzaine de minutes au milieu de cette scène féerique: c'est la banlieue de Boston que nous traversons.

Enfin, nous y sommes, et je m'empresse de sortir car, avant tout, j'ai besoin d'avaler quelques bonnes lampées d'air pur.

La gare où nous débarquons, une des plus riches de Boston, est vaste et splendide. Nous y arrivons sous une immense voûte, recourbée en demi cercle, comme celle du grand pavillon qui s'élève dans notre parc Sohmer, à Montréal. Du reste, je dirai, pour le bénéfice de notre belle ville, que nos stations Windsor et Bonaventure sont construites avec autant de goût et de luxe. Là-bas, cependant, de belles galeries élevées forment une vaste rotonde, d'où les voyageurs, pendant les heures d'attente, peuvent suivre à l'aise l'arrivée et le départ des trains. Mais je n'ai guère le temps d'étudier le style de cette savante architec-

ture et je pars, seul et au hasard, bien décidé de m'arrêter au premier hôtel dont l'extérieur me plairait. Quelques minutes de marche, et je suis installé dans une maison de la rue Portland, dont le propriétaire, un sympathique Irlandais, me promet beaucoup d'amusements. Cette fois, j'ai eu du guignon, car j'ai frappé un bon citoyen qui ne semble par vouloir m'exploiter, ce qui, soit dit en passant, est rare au pays d'"Uncle Sam."

Je n'ai pas envie de dormir, et sur information, je pars visiter deux musées où je repasse, dans une douce contemplation, des pages d'histoire héroïques et sublimes, en suivant sur la toile les valeureuses péripéties des faits d'armes mémorables de Sébastopol et de Trafalgar. Je me trouve aussi transporté aux champs de Waterloo où, triste, je regarde Napoléon, Blücher, et avec la défaite, l'abaissement de la France la victoire de l'Angleterre.

Il est bien tard, et je sens le besoin de prendre un peu de sommeil, bien décidé d'employer toutes mes minutes à la promenade, le lendemain. Le jour m'apparaît bien vite, tout lumineux et ensoleillé, et bien que ce soit un dimanche, il me semble, à moi, qu'il règne partout autant d'activité que la veille. Les chars urbains électriques, système admirable, se pressent en tous sens portant des milliers de curieux vers des places retirées où l'on se repose en s'amusant. Nous sommes en Janvier, et pourtant, les parcs publics de la ville ne sont pas déserts ici ; à peine voyons-nous un peu de neige, léger manteau d'hermine tombé du ciel pour garantir les tiges des fleurs qui renaîtront bientôt. Dans les rues, pas un brin de neige, et inutile de vous dire que les voitures à lisses ne sont jamais usitées ici. Une épaisse couche blanche tomberait-elle, la nuit, qu'en moins d'une heure, on la fait disparaître, le matin.

Les parcs publics de Boston sont vastes et magnifiquement décorés. Celui que je me suis plu le mieux à visiter est une véritable forêt de chênes, d'érables et de peupliers, symétriquement disposés et toujours chargés d'ombre et de parfums. De grandes fontaines se dressent en plusieurs endroits, promettant la fraîcheur au public, quand viendront les jours chauds de l'été. Ce parc est merveilleux et dispense les pauvres travailleurs de s'éloigner de la ville pour jouir des douceurs de la campagne.

La fondation de Boston remonte à deux cent soixante et deux ans, et voici comment je l'appris : Je passais sur la rue Tremont, une des plus belles rues commerciales de la ville, quand mon attention fut attirée par un beau bloc de pierre, richement

sculpté, surmonté d'une statue de grandeur naturelle. Je me dirige vers ce monument et je lus, gravé sur une plaque de marbre blanc, le nom de "John Winthrop," fondateur de Boston. Le 30 octobre 1629, Winthrop avait été porté au poste de "Gouverneur de l'état de Massachusett"; le 17 septembre 1630, il fonda la ville de Boston, et le 17 septembre 1643, fier, à raison, des succès toujours croissants de sa ville naissante, le peuple lui conféra le titre distingué de "Premier Président de la Confédération de la Nouvelle-Angleterre."

La population de Boston est à peu près celle de Montréal, mais à suivre les mouvements qui s'y font, on pourrait croire à une population d'un million.

Le lundi suivant mon arrivée, je parvins à découvrir la retraite d'un vieil ami, un ancien élève de l'école Victoria de Montréal et qui, aujourd'hui, consacre son temps à soigner l'humanité souffrante de Boston. Certes ! la rencontre pour lui et moi fut agréable et, pour un instant, je crus que l'on ne pourrait plus se séparer. Je devais partir le soir même pour New-York, mais je remis cette course à plus tard et, sur les instances de mon ami, je restai avec lui quatre jours. Inutile de vous dire que nous fîmes une battue de la ville en tous sens ; seulement, la rapidité de mes observations m'a laissé des notions trop superficielles pour qu'il me soit permis d'en parler ici. D'ailleurs ce n'est qu'un croquis à la vapeur que j'ai entrepris d'offrir à mes lecteurs.

\*  
\* \*

Ce ne fut pas sans regret que je quittai Boston pour Lowell, où je voulais m'arrêter un jour ou deux avant de retourner à Montréal. Il était trois heures de l'après-midi quand je partis. Le train dans lequel j'étais se trouvait à longer le port de la grande ville ; un des plus vastes ports de mer de l'Amérique. De nombreux bâtiments attendaient l'heure du départ, étalant dans l'air toute une forêt de mâts. Dans les cordages, de beaux oiseaux blancs, semblables à des albatros, se livraient à des exercices de gymnase ; plus haut, d'autres grands oiseaux, aux ailes fatiguées, tournaient lentement dans l'air, semblant attendre le départ d'un vaisseau, pour regagner quelque île déserte et perdue dans l'Atlantique. De petits êtres bleus, tout bleus, gros comme des colombes, passaient à quelque distance du train, voletant dans le même sens, et déployant leurs ailes frêles et souples qui sont comme des morceaux de soie flottant dans

l'air. D'autres, plus brillants, parés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, s'élevaient, comme des hirondelles, et tourbillonnaient dans la lumière en poussant des cris plaintifs. Moi, j'assistai avec respect à ce doux concert des oiseaux, car ce sont les chansons des tourterelles qui m'ont appris l'art d'aimer, et c'est l'amour qui me fait chérir la vie, toute contradictoire qu'elle puisse être.

Il était près de cinq heures quand je pris pied dans la gare de Lowell, où un ami m'attendait.

Je n'ai rien rencontré de bien attrayant ici. Lowell est exclusivement manufacturière, et ses hautes cheminées, ses grands murs de briques noircies me firent songer au sort des milliers d'ouvriers et ouvrières, partis du Canada, pour venir s'ensevelir sous ces toits sombres, où tant de vertus se flétrissent, où tant de pauvres poitrinaires se dirigent lentement vers la tombe. La population de Lowell est de 90.000 âmes, dont 18.000 sont des Canadiens-français.

Qui réparera jamais le mal causé par l'émigration des nôtres aux Etats-Unis et qui pourra inspirer à nos représentants aux deux Chambres des mesures capables d'arrêter ce mouvement fatal qui fait tant de victimes et nous empêche de grandir comme nation.

De Lowell, je revins à Montréal par un train de nuit. Je suis revenu joyeux et content, fier du voyage qui m'a reconquis mon humeur d'autrefois, et qui a ajouté quelque chose à l'humble bagage de mes connaissances. Depuis, je suis passé à Ottawa où je consacre mon temps à l'étude, me réservant quelques quarts-d'heure pour aller suivre les discussions de nos législateurs.

LORENZO.



## UN COTÉ DE L'ÉGLISE.

(Tombeaux des ducs de Bourbon, à Souvigny.)

Une âpre humidité sainte et descend des voûtes  
A travers la forêt austère des piliers,  
Dans l'église gothique où les splendeurs sont toutes ;

Il y fait froid malgré les rayons familiers  
Qui, près du cloître mort, brûlent les fleurs d'automne ;  
Leur dard fait resplendir les anciens chandeliers,

Sous les arcs leur reflet scintille : l'œil s'étonne  
De voir cette lueur et ce frissonnement  
Emplir la cathédrale à jamais monotone.

Ce soleil radieux filtre, flotte gaîment  
Sur les vitraux, parmi les anges et les vierges,  
Aux auréoles d'or mêlant son or charmant ;

Il caresse les murs, se glisse entre les cierges,  
Et sème une éclaircie au-dessus des tombeaux  
Qu'entoure un long grillage aux fantastiques verges,

Deux d'entre eux, de Paros, merveilleusement beaux,  
Supportent, dans la nef, leur oreiller de pierre,  
Protégés par un rang de rigides flambeaux ;

Le doigt du grand sommeil a fermé la paupière  
De l'effigie ayant pour lit le marbre noir,  
Etreignant le pommeau de sa lourde rapière :

C'est le premier Bourbon que le roi fit asseoir  
Sur le trône des ducs, inabordable faite ;  
La duchesse est auprès, telle qu'en son manoir,

Elle est parée encor comme pour une fête,  
Le blason au côté, le diadème au front,  
—Les yeux pleins de la nuit que le temps morne a faite.

Mais leurs traits ont gardé l'irréparable affront  
Laisse par l'autre siècle, en un jour de folie,  
Et qui fera songer tous ceux qui les verront :

On ne reconnaît plus, dans l'image pâlie,  
La beauté, le courage ou l'indomptable orgueil,  
L'ombre des ans lointains autour d'eux se déplie.

Et sur les bords luisants des deux tables de deuil,  
On lit confusément des dates, des distiques,  
Constellant sans respect le somptueux cercueil ;

Le nom patricien s'unit aux noms rustiques  
 Dont les traits ont couvert de leurs chiffres menus  
 Le bas-relief orné d'épithames antiques.

C'est là le souvenir de ceux qui sont venus  
 Y contempler les preux en leurs sombres armures  
 Alignés dans la crypte aux recoins inconnus,

Voir se crispier démons, gargouilles et lémures  
 Aux parois, et troubler l'orgue monumental  
 Par leur rire éclatant ou leurs joyeux murmures.

Jadis, nul n'approchait l'auguste piédestal  
 De duchesse... Aujourd'hui, pourquoi donc reste-t-elle  
 Immobile, devant la lampe de cristal,

Quand une main, parmi la sévère dentelle,  
 Grave un mot rappelant le calme ou le bonheur  
 Trouvé sous les arceaux de la voûte immortelle ?

Quelle est sa rêverie ? Et pourquoi son seigneur  
 Le duc, demeura-t-il couché sur cette dalle  
 Sans frémir, sans bondir et venger son honneur ;

Pourquoi n'a-t-il pas su sortir du noir dédale  
 De l'immense Inconnu qui le tient en ses flots,  
 Lorsque s'anéantit sa maison féodale ?..

Loin sont les jours où Gloire et Joie étaient ses lots,  
 Où son bras, pour un mot, pour un défi, naguère,  
 Provoquait son rival au duel en champ clos !

On n'entend plus sa voix éclater dans la guerre...  
 C'est que le Voyageur Eternel a passé :  
 Il a dompté le monde et lui porte une autre ère.

En main de ce Faucheur, la Faulx a renversé  
 Les Cyrus, les Rhamsès, les Tite et leurs royaumes,  
 Ceux d'Asie, avec ceux de Tyr et de Jessé.

Les quatre vents du ciel ont poussé ces fantômes,  
 Comme en hiver la bise entraîne l'ancien nid ;  
 Quelques uns ont gardé les temples ou les dômes,

D'autres sont dispersés sous les blocs de granit,  
 Au milieu des autels, dans les froids mausolées,  
 Ou sont couverts de mousse épaisse et d'aconit.

On voit leurs factions par la Mort nivelées.  
 Tout change. Les puissants d'autrefois ne sont plus,  
 Le faible devient fort, les castes sont mêlées....

La mer Humanité jette ainsi ses reflux,

## LETTRE D'UNE PARISIENNE

Savez-vous, mesdames, qu'il est un peu difficile, en cette saison, de vous parler de toilette ? Le moment me semble bien choisi pour aborder quelque sujet plus pratique encore. Peut-être quelques maîtresses de maison m'en sauront-elles gré.

Le nettoyage, par exemple, s'il est toujours d'actualité, l'est plus que jamais à cette époque. Après les villégiatures d'été, avant de se réinstaller dans le nid douillet où l'on défera le froid, il est bon de faire bien à fond la toilette du logis, de chasser jusqu'au dernier grain de poussière, afin que durant la mauvaise saison, l'entretien des chambres soit plus aisé. C'est le moment où l'on remet les tapis, parfois les rideaux, enlevés pendant l'été, et d'abord, on profite du vide relatif des pièces pour laver et frotter tout ce qui peut l'être. Aussi bien, une rigoureuse propreté est la première condition de l'hygiène et de la santé.

Les boiseries et les portes, lorsqu'elles sont peintes à l'huile, supportent un léger nettoyage, avec quelques précautions pourtant. On peut les laver avec une éponge ou un linge imbibé d'eau froide ou tiède. Si elles sont abîmées par les mouches, on peut délayer un peu de savon dans l'eau, mais il faut frotter le moins possible, et bien se garder surtout d'employer du carbonate de soude ou de la potasse qui enlèverait la couleur.

Pour rendre aux tapis leur éclat et pour en raviver les nuances, il n'est rien de tel que le thé noir, et la recette est facile à mettre en pratique. Lorsque le tapis est bien battu et brossé, on l'étend par terre, on y jette les feuilles de thé que l'on a conservées de la dernière infusion, il est préférable qu'elles soient encore un peu humide ; on les frotte vigoureusement sur le tapis, avec la main ou avec un balai, puis on les enlève. Elles prennent parfaitement la poussière et rendent toute sa fraîcheur à l'étoffe.

Pour laver les vitres et les glaces, on emploie quelquefois de l'alcool. Le moyen le plus répandu, à Paris, consiste à délayer un peu de craie, ou blanc d'Espagne, dans de l'eau, d'en enduire le verre et de frotter aussitôt. On recommande ordinairement de se servir, pour frotter, d'une peau souple, plutôt que d'un linge qui peluche et laisse du duvet. Pour les glaces, il faut éviter de mettre de la craie sur les cadres dorés ; on risquerait d'enlever l'or, par place.

Des gravures, lorsqu'elles sont seulement salies par la poussière ou la fumée, doivent être frottées en tous sens avec de la mie de pain blanc rassis. Lorsqu'elles sont piquées de taches de moisissure, ce qui arrive par suite de l'humidité, il est possible de les remettre à neuf en les trempant dans un lait de chlorure de chaux. Mais la préparation est très délicate à faire ; il faut éviter de gâter la gravure, et l'on risque fort, si l'on n'a pas beaucoup d'expérience et d'habitude des manipulations de l'abîmer encore davantage.

Pour le bon entretien des meubles, il est recommandé de les frotter tous les jours avec un linge, soit à sec, soit avec quelques gouttes d'huile ordinaire ou, mieux encore, de pétrole ; bien entendu, il en faut très peu. L'huile et le pétrole ont tous deux la propriété d'enlever la poussière et les taches, et de donner plus de brillant.

Le nettoyage des métaux tient une grande place dans un ménage bien ordonné. Rien de joli, de gai comme des cuivres bien reluisants, de l'argenterie éblouissante. Il faut que la moindre ferrure, une poignée de tiroir, un bouton de porte soit toujours éblouissante. C'est à cela que l'on reconnaît la coquetterie de la maîtresse de maison pour son logis.

Il y a mille manières de faire briller les métaux ; cela dépend aussi de la nature de l'objet.

La batterie de cuisine, le fer-blanc et l'étain ne doivent jamais être frottés avec de la cendre ou du sable. On les nettoiera de préférence avec une eau de lessive plus ou moins forte. On peut employer aussi le tripoli ou le blanc d'Espagne.

Le tripoli est ce qu'il y a de meilleur pour l'argenterie. On le rend plus efficace et plus mordant en le délayant dans un peu de vinaigre, mais il faut en user modérément. On le frotte avec un vieux gant ou un linge de laine.

Les cuivres se nettoient de même. Mais lorsque les pièces sont grosses, il est plus simple et plus court de les laver à l'eau chaude, puis d'y passer vivement un peu d'acide sulfurique ou muriatique ; on rince et l'on sèche avec un linge.

Il arrive parfois que certaines eaux ferrugineuses ou calcaires laissent un dépôt qui rend les carafes troubles. Pour leur rendre la limpidité du cristal, il suffit de les rincer avec très peu d'eau aiguisée d'un filet d'acide chlorhydrique ou muriatique. L'acide nitrique convient aussi et même le vinaigre. On rince ensuite plusieurs fois, avec de l'eau froide pure. (1)

Il importe, lorsque l'on manie ces différents acides, de n'avoir aucune blessure aux doigts. Ce sont des produits pharmaceutiques plus ou moins dangereux qui, s'introduisant dans l'organisme par une petite plaie, ou par une de ces douloureuses crevasses que le froid met si souvent aux mains des cuisinières, pourraient causer des troubles graves. On ne saurait donc prendre assez de précautions, et il serait bon de ne point y toucher sans mettre préalablement une paire de gants.

D'ailleurs, beaucoup de dames faisant leur ménage elles-mêmes, adoptent ce système et s'en trouvent bien ; elles conservent ainsi la blancheur et la souplesse de la peau, préservent leurs ongles et peuvent, l'ouvrage fini, montrer des mains aussi soignées que les plus paresseuses petites-maîtresses.

JEANNE HEILMANN.

(1) La plupart de ces détails sont empruntés à *Un Ménage bourgeois*, par E. Heilmann (Paris, Fischbacher, 33 rue de Seine, un volume de 550 pages. Prix 5 francs.)

## PETITS POÈMES EN PROSE.

TROP JEUNE ENCORE.

Elle est là, se promenant avec grâce, sur la proue du navire, tantôt, pour distraire son œil mélancolique, épiant le soleil qui descend lentement, bien lentement, au bas du firmament empourpré, et soulève sous ses pas une étincelante poussière d'or et de rubis, aux nuances les plus variées, tantôt suivant du regard le large sillon tracé par le navire à travers les flots bleus.

L'intelligence brille sur son frais visage, la candeur est sur son front, la modestie se traduit dans sa démarche, et, quelle magnifique figure en son encadrement de blonds cheveux ondulés, quelle grâce en son coquet corsage rose, quel pied mignon, elle est belle à ravir ! c'est un ange !

Elle est devant moi.... Mon Dieu ! quel frisson parcourt mon être ? ma main a rencontré sa main, et, elles se sont légèrement pressées, mais, poursuivons notre chemin....

Et le navire file.... file.... file toujours, et nous marchons encore, Phébé brille au firmament.... nous marchons encore, le navire va bientôt toucher au terme de sa course.... qu'importe ! nous marchons.... nous marchons encore.... nous marchons toujours, son haleine a le parfum de la rose, ses pas sont légers comme ceux de la tourterelle.

Les feux du port grandissent sans cesse, l'heure de la séparation avance rapidement, mon cœur bat bien fort,—je voudrais lui dire.... lui dire trois mots, que.... mais, ma langue se lie à mon palais, elle paraît si jeune.

Le navire aborde, encore un moment, et, adieu mon ange, adieu bonheur, adieu douce ivresse de l'amitié.... mais, elle s'est tournée vers moi, et avec un dernier regard, un de ces regards capable d'enflammer le cœur le plus froid, elle a laissé tomber quelque chose : j'y cours, je regarde.... c'est un bouton de rose ! Je compris.... mais, trop tard.... l'ange était disparu.

\*  
\* \*

Le hasard m'a ramené vers la fillète aux cheveux blonds, je veux la revoir, j'hésite....

Un élan irrésistible me pousse à elle. Je n'y tiens plus, me voilà parti.... la route est longue et courte à la fois, que d'hypothèses le long du chemin. J'entrevois le séjour de la Bien-

Aimée.... personne à la fenêtre ; déjà, il me semble, cependant, entendre sa douce voix. J'y suis.... j'agite le marteau. Que j'aurais voulu pouvoir en ce moment lever un coin du voile de l'avenir pour y lire, fût-ce une seule ligne ! Des pas.... si c'était elle.... Grands dieux !... c'est son père ; hésitant, tremblant, je demande mon amour.... Il m'accueille, le père, avec un de ces gracieux sourires, présage ordinaire du succès ; et me répond lentement, bien lentement : Elle est si jeune, que.... Elle est dehors à s'amuser.... J'avais compris....

Elle ne comptait que quinze printemps.

Pauvre Flore ! Pauvre Moi !

ERNEST TÉTREAU.

---

## VAINCU PAR ELLE.

---

ELLE parlait !... comme ELLE seule sait parler !

Son visage était animé, sa joue rouge, sa lèvre vermeille. Son regard, chargé d'éclairs, avait, tantôt des flamboiements électriques et tantôt des reflets caressants d'une angélique douceur.

ELLE parlait !... Fasciné par les charmes de sa parole, son auditoire écoutait en silence, et l'on sentait comme un fluide subtil qui enlaçait, chaîne vivante, toutes les intelligences en une seule.

C'était un beau spectacle psychologique, que de voir toutes ces têtes tendues sous l'effort d'une parturition merveilleuse, que de suivre les rayons intimes émanant du cerveau en travail et convergeant, comme les faisceaux lumineux d'une lentille, vers le foyer unique : l'IDÉE.

Malheureusement, il ne m'était pas permis d'en jouir.

Non, car j'étais là,.... là, assis en face d'ELLE !

Egaré, hors de moi, tout palpitant, j'avais malgré tout entrepris un travail bien autrement sérieux, et, je le confesserai, bien autrement ingrat, lire dans sa physionomie.

J'essayais,.... mais mon effort était vain, car,.... car... ELLE parlait !

ELLE parlait !.... et mon âme ravie sentait un trouble singulier l'envahir.

Abandonnant alors mon examen j'écoutais, j'écoutais.... je me laissais bercer délicieusement par cette musique divine : je m'envolais dans l'azur sur l'aile d'un nuage, le beau firmament entr'ouvrait ses tentures étoilées, mon regard découvrait des splendeurs infinies, tandis qu'à mon oreille en modulations enchanteresses résonnaient les accents de sa mélodieuse voix.

Secouant bientôt la léthargie extatique du rêve je me rame-  
nais de force à la réalité.

Alors, esclave sous son œil, je me sentais rougir et pâlir alter-  
nativement. Quasi inconscient, je balbutiais d'incohérentes  
syllabes.... Je me sentais vaincu et déployais d'inutiles efforts  
pour m'assurer une contenance....

—Et ELLE ?

—ELLE !.... Ah ! la cruelle !.... ELLE semblait s'amuser de mon  
martyre, et chercher des artifices nouveaux pour me subjuguier  
avec encore plus de gaieté de cœur à son caprice.

Pourtant ELLE n'était d'ordinaire pas coquette, et n'avait non  
plus jamais péché par trop de familiarité envers moi.

Qu'était donc ce mystère ?

Aussi, malgré mon embarras, ne la perdais-je pas de vue un  
seul instant. J'épiais, avec la précision la plus minutieuse que  
la circonstance pouvait permettre, chaque contraction ou altéra-  
tion de ses traits. Bravant le feu et la flamme je cherchais à  
fixer son œil. A tout prix je voulais lire en son âme à travers  
la fragile enveloppe qui la recouvrait.

Un moment je crus voir—illusion !

L'expérience se répéta, et chaque fois au moment où j'allais  
me rendre compte à moi-même du résultat de ma propre inqui-  
sition, sans qu'aucun muscle ne bronchât, sans que son œil ne  
parut revêtir aucune factice disposition, il se produisait cepen-  
dant *quelque chose*, qui effaçait l'impression primitive que j'en  
avais conçue et me replongeait plus profondément que jamais  
dans les ténèbres de l'inconnu.

Surpris par cet étrange phénomène je redevais moi-même  
et m'empressais de scruter, de comparer mais l'image fugace  
était déjà disparue et je me retrouvais sans solution, nez à nez  
avec mon problème.

Tout à coup mon regard, qui depuis si longtemps cherchait le  
sien, le sien qui me taquinait sans merci, et, protégée insaisissable,  
disparaissait dès que je croyais le saisir pour reparaitre et me  
harcéler sur un autre point,—au vol, enfin saisit, le sien au pas-  
sage.

La résistance n'était pas possible.

ELLE céda.

C'est étonnant comme les yeux parfois trahissent bien le fond  
du cœur. Quelqu'un a dit que c'étaient les "miroirs de l'âme."

Rien de plus faux. Ce n'est pas une image réfléchie, c'est  
l'âme elle-même dans toute sa virgine nudité.

C'est aussi un fait inconcevable comme dans l'espace d'un moment l'âme peut avoir des choses une perception nette, comme elle peut d'un coup d'œil approfondir ce qu'elle aurait pris des années à pressentir, ce qui peut-être dépasse ses exigences.

Toujours est-il que nous fûmes là, un moment, les yeux dans les yeux. Un courant mystérieux comme l'attraction magnétique exerçait son influence, son irrésistible et douce influence.

Fixées et comme concentrées l'une dans l'autre les deux âmes sans voiles et sans atours s'examinèrent au flambeau de l'intelligence.

Puis, superbes, dédaigneuses de s'être comprises, elles se lancèrent un cartel à mort.

Au plus fort devait être le triomphe et avec une étrange volupté—la volupté de la vengeance—il piétinerait le cadavre déshonoré du vaincu.

Les yeux saturés d'éclairs étincelaient d'orgueil et de dépit : mais les forces semblaient égales ; aussi la lutte fut-elle terrible.

Pouce à pouce, ligne à ligne les adversaires se disputaient le terrain. Comme une dynamite terrible, la foudre grondait de l'un à l'autre. Le tableau était grandiose ; les acteurs ne cédaient point.

Mais à ce moment, juste à ce moment se produisait l'incompréhensible phénomène de naguère.

Malheureusement, ce qu'il n'y a qu'un instant je ne pouvais distinguer je le comprenais maintenant, je ne le comprenais que trop.

En effet, au coin de sa bouche, un rictus, un amer rictus de mépris plissait sa lèvre provocante.

Je me sentis bondir sous l'outrage—la flamme jaillit de ma prunelle en gerbes flamboyantes—un froid se produisit vers le côté gauche de ma poitrine, tandis que mon visage devint brûlant comme s'il eut été plongé dans un bain liquide en ébullition.

Je me voyais rougir, rougir, devenir cramoisi !....

Je n'avais plus que le courage de la honte.... et.... et....

Et je baissai les yeux !

Oui, je l'avouerai à ma confusion, je fus lâche, trois fois lâche : Je baissai la vue et plus n'osai la relever.

Car j'aurais été comme un criminel en face de son juge, comme un infâme en présence de son accusateur.

Ce petit drame, intime, ce duel de l'âme n'avait duré qu'un moment. La mise en scène avait été rapide et complète et le procédé instantané.

Je fus lâche et plus n'osai relever la vue.

Ce qu'à son insu j'avais expérimenté, j'avais dérobé avec une si délicieuse émotion—en face, la brutalité de la circonstance m'avait contraint à ne pas le réclamer.

Depuis !... oh ! depuis, comme j'ai maudit ma pusillanimité.

Cet instant, ELLE l'a oublié, ELLE !

Moi ?

Ah ! moi : c'est sûr ; j'en suis moralement convaincu ;

J'en mourrai !

Pourtant, mon but n'était-il pas atteint ?

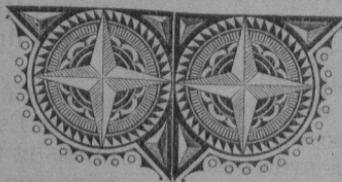
N'avais-je pas lu dans sa physionomie ?

—Lire ? c'est bien peu. J'en avais eu l'intuition complète. Comme guidé par un flambeau révélateur j'avais parcouru les coins et les recoins de son âme, et avec une rapidité inouïe, je m'en étais formé une synthèse adéquate, admirable de lucidité.

Et ELLE ?

ELLE !... ah ! ELLE.... ELLE parlait !... parlait toujours, comme.... comme, hélas !... ELLE seule sait parler !

SIMON BOLIVAR.



## HENRY DE TONTY.

## IX

M. de la Barre avait remplacé M. de Frontenac. Selon le mémoire de la Salle, le nouveau gouverneur se liguait avec ses ennemis et se mit en devoir de le chasser du lac Ontario. Le fort Cataracoui avait déjà coûté vingt mille livres en argent à son propriétaire comme prix d'achat ; des bâtimens y avaient été érigés et des défrichemens ouverts. Une bonne muraille du côté de la terre et des palissades regardant le lac le mettaient à l'abri des attaques des bestiaux. Les barques de ce poste sillonnaient le lac. Le sieur de la Forest y commandait. Cet état de choses durait depuis 1679. Aussitôt qu'il eut pris les rênes de l'administration M. de la Barre rappela la garnison, et personne n'y serait demeuré pour préserver ce poste d'un coup de main sans la dépense que s'imposa l'un des associés de La Salle, François Lenoir dit Rolland, marchand de Lachine, en envoyant des hommes et des marchandises dans ce lieu. M. de la Barre obligea Lenoir à se retirer et à livrer à ses associés à lui, Jacque Le Ber dit Larose (1) et Charles Aubert de la Chesnaye. La traite que faisait faire pour son compte ce gouverneur n'était point un mystère ; la Salle en parle avec des détails qui confirment le fait. Cataracoui était ruiné, en 1683, lorsque Henry de Tonty se présenta pour obtenir justice, au nom de son chef. De plus, les créanciers de la Salle, frappés par ce désastre, réclamaient trente mille écus.

Le père Zénobe Membré, en route pour la France, était passé à Québec l'automne de 1682, et connaissant l'esprit hostile qui y régnait contre la Salle, il n'avait voulu rien raconter de son long voyage. De suite, M. de la Barre avait écrit au ministre de se défier de lui ; que les découvertes dont il allait rendre compte ne valaient pas la peine qu'on s'y arrêtât ; que la Salle avait soulevé les Iroquois contre la colonie et que la guerre paraissait inévitable.

L'automne de 1682, après son retour du bas Mississipi, la Salle était à Michillimakinac lorsqu'il apprit de nouvelles du Canada et, de plus, que les Iroquois menaçaient les Illinois.

En examinant une carte géographique, il est facile de voir que les Iroquois, déjà en possession de toutes les rives Est et Sud du lac Érié, pouvaient porter leurs armes chez les Illinois et tenir ce peuple dans de continuelles alarmes. La Salle arriva, en décembre 1682, au Rocher, et y établit un camp retranché où il passa l'hiver. "C'est autour de cette fortification improvisée que vinrent se grouper les tribus d'Indiens désignées dans la carte de Franquelin, de 1684, sous le nom pompeux de *Colonie du Sr de la Salle.*" (2)

(1) Sa mère était Collette Cavalier, paroisse de Pitre, évêché de Rouen. Vers 1675, Le Ber et Louis Jolliet avaient demandé la concession de Cataracoui. (Voir Gravier : Découvertes de "Cavalier de La Salle", p. 60).

(2) (Harris : *Notes sur la N. France* p. 162.)

La Rivière des Illinois a ses sources dans le voisinage de Chicago et coule d'abord vers l'ouest puis au sud jusqu'à sa décharge dans le Mississipi. A moitié chemin entre Chicago et le Mississipi est le lac Peoria où se trouvait le fort Crève-cœur. Le fort Saint-Louis ou le Rocher est au tiers du chemin entre Peoria et Chicago. Ces deux forts se trouvaient donc près la rivière des Illinois, appelée Seignelay à cause de Jean-Baptiste Colbert marquis de Seignelay qui, à l'automne de 1683, reçut du roi le portefeuille de ministre de la marine et des colonies, comme successeur du grand Colbert, son père, récemment décédé. La région de l'Illinois se nommait la Colbertie.

Le Rocher, ainsi appelé parce que c'est une haute place susceptible d'être transformée en forteresse avait attiré l'attention de la Salle, ainsi qu'il a été dit. Il paraît que son surnom de Rocher de la Famine ou *Starved Rock* lui vient de ce que les Illinois, vers 1765, y cherchèrent un refuge et que, bloqués par les Poutéouatamis, ils y périrent de faim.

Le portage de Chicago était fréquenté par les Français, depuis 1658. On le qualifiait de portage parce que, autrefois, dans le lointain des âges, le lac Michigan se déversait par cet endroit dans le bassin du Mississipi : les traces de cette voie fluviale sont encore visibles. L'orthographe Chikakouk semble rendre la prononciation des sauvages Illinois ; ce mot veut dire le lieu où il y a des civettes, poireaux, oignons.

L'hiver de 1682-83, le fort Saint-Louis fut mis en bon état de défense, et, dès le mois de mars, plus de dix-huit mille Miamis, Chouanons, Illinois, Oujatenons, Piaukishaw, Pepikokia, Kilatica, Ouabona, comptant près de quatre mille guerriers étaient réunis autour du fort, se tenant prêts à repousser les Iroquois. Plusieurs avaient construit des cabanes et se préparaient à cultiver le sol, sous la protection des Français.

Franquelin, dans sa carte de 1648, indique l'emplacement de chacune de ces tribus, ainsi que le nombre d'hommes qu'elles pouvaient mettre sous les armes. Dans un rapport au ministre de la marine, la Salle évalue toute la population de sa colonie à vingt mille âmes (sauvages) dont quatre mille guerriers. Pour se maintenir et prospérer, il fallait à cet établissement une protection efficace contre les Iroquois, des marchandises, des armes et des munitions en échange des pelleteries. Or, marchandises, armes, munitions, de même que les secours en hommes ne pouvaient venir que du Canada, et la Salle se trouvait ainsi à la discrétion du gouverneur général (1). Souvenons-nous que ce gouverneur était M. de la Barre, un homme qui avait partout pratiqué le tour du bâton, et avec cela ennemi féroce de ceux qui avaient été les fidèles du comte de Frontenac.

(1) Gravier : " Découvertes " (supplément) p. 93.

## LE CRIME DES BRUYÈRES.

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

## PREMIÈRE PARTIE.

## V

## L'ARRESTATION.

Maurice, au comble de l'étonnement, descendit l'escalier quatre à quatre, s'empessa d'aller ouvrir lui-même, et se trouva en présence d'un brigadier de gendarmerie, accompagné de deux hommes.

Derrière eux se tenaient un certain nombre de paysans, accourus là dans l'espoir d'assister à un spectacle intéressant.

—Comment ! c'est vous, brigadier ? A quoi dois-je l'honneur de votre visite ? demanda le jeune homme, avec un léger sourire.

A ces mots, celui-ci, quelque peu interloqué, échangea avec ses hommes un regard, comme s'il eût voulu prendre leur avis avant de répondre.

—Voyons, que désirez-vous ? répéta Maurice, d'un ton calme et bienveillant.

—Ah ! Monsieur le comte, c'est que vraiment... je ne sais pas comment vous dire ça !

—Quoi donc ?

Le gendarme, de plus en plus perplexe, se gratta l'oreille et se mit à balbutier :

—Monsieur le comte... notre mission est quelquefois bien pénible... mais nous n'avons pas à discuter les ordres... nous devons les exécuter.

—Je ne vous comprends pas, fit le jeune homme, expliquez-vous plus clairement.

—Eh bien... c'est... Jamais je ne pourrai vous dire ça... Je dois... vous êtes... Mais tenez, lisez plutôt vous-même, ajouta le brigadier, à bout d'éloquence, en tendant un papier judiciaire au jeune homme. Celui-ci, après y avoir jeté un rapide coup d'œil, ne put se défendre d'un mouvement de surprise.

—Comment ! s'écria-t-il, c'est moi que vous devez arrêter ! Si cet ordre vous a été donné, il m'étonne, moi, encore d'avantage. De quel délit, de quel crime peut-on m'accuser ?... C'est une erreur du parquet,

sans doute. Il me sera facile de me disculper et de dissiper ce malentendu. Et comme je suis pressé d'être mené devant un magistrat, faites votre devoir, Messieurs, je suis prêt à vous suivre.

Au moment où il se disposait à partir, Madame de Saint-Andret, attirée par ces bruits de voix, parut sur le perron.

—Que se passe-t-il, demanda-t-elle vivement, à la vue des gendarmes.

—Rassure-toi, chère mère, répondit Maurice, j'accompagne ces Messieurs jusqu'à la mairie, pour régler une petite affaire sans importance. Je serai de retour dans un instant.

Il embrassa la vieille dame ; puis, traversant la cour, il prit la direction du village, marchant d'un pas tranquille, en tête des gendarmes qui le suivaient à distance, ayant l'air d'escorter un grand personnage, plutôt que de mener un prévenu à la justice.

## VI

### LES BONS VOISINS.

Restée seule, Madame de Saint-Andret reprit ses occupations de tous les jours, sans attacher plus d'importance à cet événement.

Mais les heures se passèrent, et Maurice ne revint pas.

Alors, une vague inquiétude se glisse dans l'esprit de la mère. Pourquoi son fils était-il si long à rentrer ? Qui pouvait le retenir ainsi ? Oubliait-il donc qu'il devait partir, le jour même, pour l'armée ? Non ! c'était impossible ! Il allait arriver. Sans doute, il avait été retardé, mais dans quelques instants, il serait là.

Tout en faisant ces réflexions, la comtesse interrogeait du regard la route blanche qui s'étendait au loin, déserte, et y cherchait vainement celui qu'elle attendait.

Tout à coup, elle se rappela, que depuis la veille, elle n'avait pas vu Frédéric ; mais comme le régisseur passait souvent les journées entières dans le parc ou dans les champs, elle ne s'en préoccupa point outre mesure. Il avait eu probablement quelques travaux à surveiller, quelque affaire à terminer avant son départ, ou peut-être se trouvait-il, lui aussi, au village.

Cependant, quelques bons arguments dont elle se payât pour s'expliquer l'absence des deux jeunes gens, Madame de Saint-Andret était de plus en plus impatiente de les recevoir. La matinée s'avancait sans qu'aucun d'eux fût de retour, et sans qu'ils lui eussent rien fait dire pour la rassurer.

À ce moment, Mariette, la femme de chambre, entra.

—Est-ce que Madame attend Monsieur le comte pour déjeuner ? demanda-t-elle.

—Comment ! Déjeuner, déjà !

—Il va être midi, Madame.

Mais, sans doute, j'attendrai mon fils. Il ne tardera pas à revenir, j'espère. N'avez-vous pas vu M. Vatin ?

—Non, Madame.

C'est qu'ils sont ensemble, alors. Accordons-leur le quart d'heure de grâce.

La femme de chambre sortit, laissant la pauvre mère de plus en plus agitée.

Dans le silence du petit salon, la pendule sonna ; Madame de Saint-Andret compta douze coups. Maurice était d'une ponctualité irréprochable. Il devait être à la grille. Mais non ! N'était-ce pas lui, là-bas, sur la route ? Elle regarda, anxieuse. L'homme qu'elle apercevait au loin prit un sentier qui s'en allait à travers champs, dans la direction opposée. Ce n'était point Maurice ! Et de nouveau le chemin du village était désert.

Le temps passait. Le timbre aigu de la pendule fit encore une fois tressaillir la pauvre femme. Midi et demie !

Elle appela Mariette.

—Servez-moi, puisque Monsieur ne vient pas, dit-elle.

Elle passa dans la salle-à-manger, et se mit à table, toute seule, en face de la place vide de son fils. Elle toucha à peine aux mets qu'on lui présentait, s'oubliant, le visage soucieux, les yeux fixés sur la fenêtre et suivant du regard les blancs méandres de la route.

Maintenant, ses appréhensions devinrent plus vives, plus poignantes. Jamais Maurice ne s'était attardé ainsi, et n'avait pris un repas dehors sans en prévenir sa mère. Et Frédéric aussi était toujours de retour à temps. Que se passait-il donc ?

N'y tenant plus, elle questionna Mariette.

—Voyons, ne savez-vous rien ?

—Mais !.. Madame, je n'étais pas au village ce matin.

—Le cocher et la cuisinière y étaient. Dites-leur de venir, ainsi que le valet de chambre de Monsieur le comte. Peut-être pourraient-ils me donner des nouvelles.

Les domestiques entrèrent, un à un, avec des mines embarrassées et impénétrables de paysans rusés. Ils se placèrent au fond de la chambre,

(A suivre)

JEAN RIVAL.

## GERBES DE MODELES

---

N. D. R.—A la recherche de quelque solide production du terroir canadien, pour nos "Gerbes de modèles", nous avons cru pouvoir nous arrêter à l'article qu'on va lire, publié par M. Tarte, dans *Le Canadien*, en septembre dernier. L'habile publiciste y traite une question alors brûlante d'actualité, sans ménagements mais avec tact. Ce genre de publicité, malgré ce qu'il a d'ardu et de délicat, en est un auquel il convient de s'initier, pour les jeunes qui sont du métier, et même pour d'autres. Et, dans le genre, l'article de M. Tarte n'est pas loin d'être un modèle, à plus d'un point de vue ; nous cédon's à l'envie de l'insérer ici.

### LE CONFESSIONNAL ET LE PRÊTRE

---

Personne n'est forcé d'être catholique, c'est-à-dire de confesser ses péchés à un prêtre. Mais il y a déjà bien des siècles que la confession existe. Et en lisant l'histoire, je vois, agenouillés dans les confessionnaux, des gens qui nous valaient. La confession n'est pas une chose agréable. Je reconnais sans peine qu'il est plus amusant de "jouir de la vie". D'un autre côté, la vie ! La vie s'en va grand train. Et pour ceux qui croient que par de là cette chose éphémère et pas toujours gaie, il est une autre existence sans fin, la confession s'impose comme la conséquence des faiblesses humaines et le moyen le plus assuré d'en obtenir le pardon.

Je ne réussirai jamais à me convaincre que celui qui pêche, au même degré que moi, contre la morale, contre la justice, contre la charité, etc., et qui ne demande pas, à notre Créateur commun, au moyen de la confession, excuse et grâce pour ses offenses,—aura droit, au jour du jugement, à la même considération que moi, qui me serai soumis à l'humiliation de l'aveu de mes fautes—même à l'inrâme Guyot !

Le nom de ce malheureux n'a pas été imprimé jusqu'ici dans les colonnes du CANADIEN. Sous sa soutane de prêtre et de sulpicien, il a réussi à cacher longtemps les désordres d'une vie impudique et scélérate. Il était fait pour le lupanar et il montait à l'autel.

C'est horrible. Mais qu'est-ce que cela prouve contre la confession et contre la religion catholique ? Judas, qui avait vécu de la vie du Sauveur, le trahit et le livra à ses ennemis. Qui en a jamais conclu que le Christ n'est pas descendu sur terre pour sauver les hommes ? Il y a eu un mauvais apôtre. Il fut le premier des prêtres indignes, et Guyot ne sera pas le dernier. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura des chûtes désolantes.

Le prêtre qui tombe, tombe bas, parce qu'il part de haut, parce qu'il est particulièrement préposé à la garde des sommets de la morale. Les juges prévaricateurs déshonorent leur nom et souillent leur toge. Détruisent-ils l'immuable justice ? Depuis quand abolit-on les tribunaux, à cause de l'iniquité de tels ou tels magistrats ?

Je vais dire toute ma pensée, à l'intention surtout des hommes de bonne foi qui ne croient pas à la confession. Ce sont ceux qui ne vont pas à confesse qui s'élèvent le plus contre ce sacrement et cette pratique religieuse—parce qu'ils ne la connaissent pas. Si tous les prêtres étaient des Guyot, les confessionnaux seraient bientôt déserts. Mais que l'on sonde les profondeurs de l'histoire, et que l'on ose venir me dire, dans ces colonnes, le nom des prêtres qui ont abusé du confessionnal. Ils sont clair-semés à travers les dix-neuf siècles chrétiens !

Et même Guyot, est-il bien certain que c'est au confessionnal qu'il a lié ses criminelles amours avec la malheureuse femme dont le nom est accolé à son déshonneur ? Soyons au moins justes à l'endroit d'une institution qui a traversé tant d'âges et courbé dans le respect tant de grands esprits. Pour un prêtre qui chancelle, combien en est-il qui relèvent les âmes, qui consolent, dirigent, qui sont les disciples éclairés des lois de l'honneur et de la morale ?

Je me confesse depuis trente-six ans, je crois être aussi instruit et aussi honorable que ceux qui ne se confessent pas, et je réclame comme un droit sacré de ne pas être insulté dans mes croyances, parce qu'il s'est glissé dans les rangs du clergé quelques cœurs corrompus.

Guyot a fait vœu de chasteté. Il a été parjure à son serment. Son nom passera à la postérité dans les annales de la débauche et du vice—surtout parce qu'il est prêtre ! Car, que de gens, qui vont ou qui ne vont pas à confesse, et qui s'emparent, comme lui, de l'honneur et de la femme d'autrui. Il y aurait bien des carreaux de cassés, si tous ceux qui ne sont pas sans péché se mettaient à jeter des pierres !

Le pouvoir mystérieux, redoutable et auguste dont le prêtre est revêtu, lui impose l'obligation d'être pur entre les purs. Les ennemis même du clergé canadien reconnaissent que, sous le rapport des mœurs, il est au-dessus du reproche.

Je ne pense pas que vous pourriez nommer, dans les vingt années dernières, 50 prêtres qui aient donné scandale. L'horreur et la répulsion qu'a soulevées la chute de Guyot, est un tribut d'hommage à la chasteté de notre clergé. Et ce bandit en robe, qui a couvert d'opprobre ses frères en religion, nous est venu d'ailleurs ! Je l'écris à dessein, afin que désormais l'épiscopat fasse bonne quarantaine contre ceux que nous envoie l'étranger. Que l'on n'aille pas méchamment au-delà de ma pensée, comme l'autre jour le *Courrier du Canada*.

Je ne demande pas que les portes de ce pays soient fermées aux religieux de France, de Belgique, d'Angleterre, etc. Mais nos intérêts nationaux exigent que la paix, l'harmonie et la concorde, l'honneur de notre clergé et notre avenir ne soient pas mis en péril par l'importation d'idées et d'hommes marqués du sceau d'une époque qui n'est plus, et n'a plus sa raison d'être.

## CUEILLETES A TRAVERS LES JOURNAUX ET REVUES.

Monsieur Louis Fréchette consent à faire encore des bouts de prose dans les gazettes, de temps à autre, lui pour qui la rime est si facile qu'on serait tenté de croire qu'il n'a guère besoin d'autre langage pour s'exprimer. Dans le cours de septembre passé il a écrit une "Lettre" au *Canadien*, et l'a close par le post-scriptum que nous reproduisons. La saine morale de ce bout d'écrit fait mieux la véritable gloire du poète que toute sa longue épître avec le plaidoyer *pro domo* qui s'y trouve, et dont certaines parties ont scandalisé M. Tarte lui-même, à qui elle s'adressait.

Voici :

"P.S.—Cette lettre était écrite, lorsqu'on m'a signalé un article de l'*Echo-des-Deux-Montagnes*, où, me dit-on, au lieu de dénoncer l'abus qui a été fait du confessionnal, on s'en prend au confessionnal lui-même.

"Si tel est le cas, c'est absurde ; encore plus absurde que de tenir tous les prêtres solidaires du crime de l'un d'eux.

"De grâce, ne nous affolons pas. Le clergé a eu des torts ; la leçon que la Providence lui donne est bien rude : il en profitera, j'en suis certain. A tous les cœurs sincères de l'aider dans la triste épreuve par où il passe.

"Et, pour commencer, soyons justes ; ne nous arrêtons qu'à bon escient aux histoires qui courent les rues. En certains cas, je suis allé personnellement aux sources, et j'ai constaté, à ma grande joie, qu'il y avait erreur.

"Le diable a droit à ce qui lui est dû : à plus forte raison le prêtre irréprochable.

"Quant à la religion, elle n'enseigne que la plus saine des morales : elle ne saurait être en cause."

L. F.

Tant pour l'autorité de ce nom là que pour le mérite intrinsèque du document voilà quelques lignes qui feront bonne et marquante figure dans la contrepartie de toutes les inepties, souvent malicieuses, qu'a débâtées une certaine presse, à l'occasion de la regrettable esclandre Guyhot.

Avec un sage esprit de conciliation, qui fait de l'honneur à ses principes et du bien à sa réputation, M. Fréchette s'est rangé du côté des prudents. Il lui sera tenu bon compte de ce juste mouvement, qui se répète et s'accroît à mesure que vieillit notre poète.

La suivante protestation, reproduite dans *La Minerve*, où nous l'avons prise, contre la campagne tout à fait malheureuse de la *Canada-Review*, mérite bien aussi d'être consignée dans la revue des jeunes. Le ton modéré mais ferme et convaincu, qui la distingue, le nom de son auteur, bien noté dans le public montréalais, montreront aux jeunes comment on peut et on *doit*, sans faiblesse, rester sans reproche vis-à-vis sa conscience :

M. le directeur du *Canada-Review*.

Monsieur,

“ Les bonnes relations qui ont toujours existé entre nous sont impuissantes à empêcher ma cessation d'abonnement à la *Revue*, que je vous prie de ne plus m'expédier. Vous savez que mon éducation religieuse ne peut être refaite ni défaite, et vous comprenez de suite que ce n'est pas ma protection personnelle qui est le mobile de ma détermination. Ce sont mes enfants que je veux protéger. Mes enfants lisent et je dois leur refuser toute lecture malsaine. Or, la lecture du *Canada-Review* en est une pour les jeunes intelligences, si elle ne l'est pas aussi pour bien des esprits que le temps a affaiblis au lieu de les fortifier.

“ Lorsque vous avez fondé votre *Revue*, votre programme ne laissait pas supposer les exagérations d'idées et de style que l'on y trouve aujourd'hui, et je lui ai donné souvent la réclame d'une bonne parole de recommandation. Il n'en saurait être ainsi désormais. Si vous croyez que, pour donner de la vogue à une publication nouvelle, il est utile de formuler les bonnes vieilles accusations dont la primeur se perd dans le scepticisme du siècle philosophe, c'est votre affaire ; je n'ai pas à juger de la valeur de ce vieux truc littéraire. Mais si vous espérez que la chute d'un prêtre est le triomphe de votre polémique et constitue la force de votre logique, vous avez certainement tort. Dans tous les cas, toutes ces choses-là, je ne puis vous permettre de les crier dans les oreilles de mes enfants, à qui j'enseignerai toujours à être dévoués au clergé et par conviction et par patriotisme ; car si j'avais cessé d'être convaincu, je voudrais au moins rester patriote.

“ En terminant, je ne puis m'empêcher de vous déclarer que je regrette d'être dans l'obligation d'avoir recours à une mesure qui peut vous être blessante, à vos distingués collaborateurs comme à vous-même. J'aime mes amis, mais encore mieux la vérité.

“ Votre, etc.,

“ SÉVERIN LACHAPELLE, M. D.

“ Saint Henri, 10 Septembre 1892.”

Tous les bons catholiques, sincères, diront merci au docteur Lachapelle pour cette fière revendication, au nom de leur plus sacré devoir, celui de protéger la vie morale de leurs enfants.

Parmi les nombreux articles, sagement pondérés et pleins d'esprit pratique qu'on a écrits sur l'à-propos de cette désolante affaire Guyhot, nous avons été agréablement flattés d'en noter un qu'a publié *Le Canada*, d'Ottawa. Le confrère ontarien, soit dit sans acrimonieux reproches, n'avait jamais, jusqu'ici, si bien laissé paraître l'esprit de foi qui l'anime. La fin de son article est surtout remarquable ; nous la citons.

“Gardons nous bien, nous dont le devoir de journaliste oblige de parler de ce triste événement, gardons nous bien de dire un seul mot qui pourrait ébranler la foi profonde qui nous anime : le plus bel héritage que nos pères aient pu nous laisser. Un peuple sans foi est un peuple perdu, ne l'oublions pas. Prenons la France pour exemple, son siècle d'athéisme a été frappé de tous les maux les plus terribles ; guerres, persécutions, tyrannie, humiliation, révolution, règne sanguinaire de la terreur, les crimes des hommes étaient tellement odieux que la Providence semble avoir tiré, parmi eux-mêmes, l'instrument de leur propre châtement. Ce châtement a été terrible mais les crimes étaient énormes.

“Après cette période pour ainsi dire d'aberration, la lumière, qui ne s'était pas complètement éteinte, commença à éteindre petit à petit ses rayons bienfaisants. La France aujourd'hui se relève, mais elle suit le chemin qu'éclaire l'éclatant flambeau que le grand vieillard de Rome, de sa main puissante, tient au-dessus des plus hautes montagnes de la terre. La grande sagesse et l'incomparable bonté de Léon XIII, inspirent la confiance aux cœurs catholiques et surmontent, un à un, les nombreux obstacles, élevés par l'athéisme du siècle dernier et par la philosophie erronée de notre temps. L'athéisme disparaît, battu en brèche par la parole triomphante de ce grand octogénaire. Les libres penseurs, se sentant émus au son de cette voix qui commande à l'univers, courent vers elle malgré eux et l'implorant de se faire entendre par les peuples qu'ils gouvernent.

“La France appelle la foi à grands cris, elle y voit son salut, elle y cherche la grandeur.”

Lorsque tout le monde s'accorde presque, y compris le fameux Zola, qui a fait carrément cette déclaration à propos de son voyage à Lourdes, à reconnaître cette recrudescence de la foi, à en espérer sa consolation et en attendre son salut, le moment semble fort mal choisi, en effet, pour lui déclarer la guerre.—Les intéressés finiront-ils par s'en convaincre—Espérons-le,

## GLANURES D'ECHOS ET RUMEURS.

---

A partir de sa livraison prochaine, la 10<sup>ème</sup>, LE GLANEUR va passer sous une administration nouvelle : on connaîtra, à l'heure voulue, les détails nécessaires. Mais la rédaction reste la même et nos lecteurs n'auront à se plaindre de rien, nous l'espérons, si ce n'est, peut-être, d'un léger retard occasionné par ces changements, et pour lequel nous sollicitons, en toute confiance, leur bienveillante indulgence.

---

Nos tablettes d'heureux événements s'enrichissent aujourd'hui d'une précieuse note de plus. Notre confrère et ami d'Ottawa, Rodolphe Chevrier, vient de prendre dans sa nacelle, pour traverser le lac bleu de l'hymen, sa fiancée, Mlle Joséphine Belle de Montréal. Heureuse, très-heureuse navigation !

---

Une fois encore, nous avons le plaisir de présenter aux lecteurs du GLANEUR un nouveau correspondant français. Pas nouveau, plutôt, car Miss E. Ehrstone est une des fidèles de l'ancien *Recueil* et de l'ancien *Glanneur*. Nous aimons à croire qu'elle ne nous donne aujourd'hui qu'un témoignage de son assiduité et nous reviendra bien vite.

---

Un publiciste de Québec, soi-disant littérateur de haute marque, a cru devoir saluer de grossières invectives LE GLANEUR et son œuvre, dans un récent numéro d'une publication choisie tout exprès. C'est une manière à lui, ce digne *vieux*, d'encourager les généreux efforts, déjà pas trop soutenus, qui se font pour sauver notre petit monde littéraire de l'anémie dont il souffre. Rien d'étonnant à ce qu'un rayon de soleil soit de trop pour l'œil d'un hibou ; rien d'absolument incompréhensible à ce que des idées qui n'ont guère semblé jamais éclairées autrement qu'à *la lanterne* soient réfractaires à la lumière nouvelle à laquelle LE GLANEUR est venu ajouter son humble foyer. C'est le même quidam qui eut, un jour ; cette heureuse et si optimiste réflexion, lors du premier élan que voulut imprimer la jeune génération, qui travaille à présent, au char littéraire ; embourbé dans le marasme le plus affligeant : " Mais on n'a donc plus de pierre à faire casser. " Noblesse de sentiment, va. Par bonheur, ceux qu'il tue, ce monsieur-là, ont toujours continué de se porter bien. Et puis, il faut bien faire la part des circonstances : l'homme a faim, à cette heure, évidemment, et sa plume indomptée court à tort et à travers, de longues colonnes durant, pour piquer sa pitance du *res angusta domi*. Pour un cri du ventre, ces diatribes peuvent passer ; pour un cri du cœur, elles sonneraient très mal.

pendant le trajet ?

—Absolument rien. Il m'a parlé très peu ; il avait l'air soucieux, préoccupé ; et il ne m'a dit que des choses insignifiantes. Naturellement, ce n'était pas à moi de l'interroger.

—Oh non !

Nanette s'en alla se coucher fort intriguée, et ce ne fut que bien longtemps après qu'elle put fermer l'œil.

## V

Dès le lendemain matin, alors que les engagés étaient partis aux champs, que Nanette et M. Leblanc étaient seuls à la maison, celui-ci entama la conversation sur son voyage de la veille.

—Comme vous le voyez, ma bonne Nanette, je ne parais pas gai. C'est qu'il vient de m'arriver un bien triste malheur.

—Un malheur ! s'écria Nanette, qui sursauta légèrement.

—Oui, un malheur ; je suis ruiné ; complètement ruiné.

—Ruiné ! Dieu du ciel ! est-ce possible ? Vous voulez plaisanter.

—Non, Nanette, on ne plaisante pas avec ces choses-là. C'est l'exacte vérité.

Et il lui fit le récit de toutes ses transactions avec M. Altier, et leur résultat final.

Nanette semblait anéantie. Elle n'avait jamais rêvé un malheur de cette nature ; dans toutes ses suppositions, c'était la dernière chose à laquelle elle eût pu penser. La fortune de M. Leblanc lui paraissait solide, il ne lui venait pas à l'idée que quelqu'un pût lui ravir ces vastes champs étendus au soleil. Elle était là, bouche béante, ne sachant que dire. Elle prit son mouchoir et s'essuya les yeux.

Il est inutile de vous lamenter, ma chère Nanette ; ce qui est fait est fait ; le malheur est irrémédiable.

—Vous paraissez vous résigner assez facilement ; cela fait honneur à votre philosophie, mais enfin que prétendez-vous faire ? avez-vous décidé ce que vous allez faire ? Y avez-vous réfléchi ?

—C'est tout décidé d'avance.

—Comment, déjà ?

—Oui, il n'y a pas besoin de réflexion. Ma ligne de conduite est toute tracée d'avance. D'ici à peu de temps, tous mes biens seront vendus. Je serai trop heureux s'ils rapportent assez d'argent pour me libérer de toutes mes obligations.

—Et vous, que ferez-vous ?

—Je me remettrai à travailler plus que jamais.

—Pour les autres ?

—Il le faudra bien.

—Cela vous sera bien dur, car vous en avez perdu l'habitude.

—Vous ne voulez pas dire que j'aie perdu l'habitude de travailler.

—Non, mais celle de travailler pour les autres. Travailler pour soi et travailler pour les autres, c'est bien différent.

—Oui, je comprends cela. Mais quand il le faut, il n'y a pas à choisir. Malgré mes cinquante ans sonnés, je suis encore assez fort, Dieu merci, et capable de gagner ma vie.

—Oh ! je n'en doute pas ; un homme seul est toujours capable de gagner sa vie ; mais que pensera Céleste de tout cela ? Est-elle avertie, au moins, de votre malheur ?

C'était là aussi la grande question pour Evariste Leblanc, celle qui le tourmentait le plus dans son infortune.

Ce fut d'une voix tremblante d'émotion qu'il répondit :

—Elle ne sait pas encore ce que je viens de vous dire, et je n'ai pas besoin de le lui apprendre maintenant ; elle le saura toujours assez tôt. Elle agira suivant sa conscience ou suivant son inclination. Sa résolution ne peut pas, ne doit pas influencer la mienne.

—Je ne pense pas qu'elle vous suive dans votre malheur.

—C'est une mauvaise parole, Nanette. Qu'est-ce qui vous la fait dire ?

Rien, croyez-le bien, que l'intérêt que je vous porte. Il y a des circonstances où l'on doit dire la vérité, si dure qu'elle soit, à ceux dont on prend les intérêts. Céleste est une jeune fille,

bien jeune comparativement à vous. Vous vous êtes figuré qu'elle vous aimait ; mais moi je suis persuadée qu'elle n'aime que votre argent, que vos biens ; et quand elle saura qu'il n'en reste plus, elle vous tournera le dos avec quelques paroles de consolation banale. Tenez, dans l'infortune qui vous frappe, vous feriez mieux de l'oublier tout à fait et de choisir une femme de votre âge, capable de compatir à vos douleurs et de partager réellement la vie de travail qui semble vous être réservée maintenant.

—Nanette, je vous le répète, vous avez mauvaise opinion de Céleste.

—Bonne ou mauvaise, c'est la seule que je puisse avoir, car c'est la seule probable ; j'ajouterais même : c'est la seule qui soit sûre.

—J'espère que non.

—L'avenir dira qui de nous deux aura eu raison.

—Bien, laissons cette question de côté.

—Oui, c'est je crois ce qu'il y a de mieux à faire. Occupons-nous de vous seul. Vous ne pouvez pas abandonner tout ainsi à vos créanciers, vous dépouiller entièrement. Vos scrupules ne doivent pas aller si loin que cela, lorsque dans toute cette affaire vous n'avez voulu qu'obliger un ami. Vous êtes déjà assez victime de votre dévouement ? N'y a-t-il pas moyen de sauver quelque chose du naufrage ? Si je ne me trompe, dans toutes les faillites, la loi prélève d'abord l'argent nécessaire pour payer les sommes dues aux employés et aux ouvriers. Il est facile de s'arranger avec vos employés et de leur faire présenter des comptes dont ils vous remettront ensuite le montant ; ils seront trop heureux de vous rendre ce petit service après toutes les bontés que vous avez eues pour eux. Aucun, j'en suis sûre, ne s'y refusera.

—Non, non, interrompit M. Leblanc, ce ne serait pas honnête.

—Laissez-moi finir, je vous prie. Moi-même, je puis réclamer plusieurs années de gages, et je vous les remettrai avec plaisir.

—Tout ce que je puis faire pour vous, Nanette, c'est de porter

à votre compte l'augmentation de gages que j'avais résolu déjà de vous donner. Puisque c'était mon intention, il n'y a là que justice, et personne ne pourra y trouver à redire.

—Moi, je ne veux rien. Il faut songer à vous, et faire ce que je vous conseille.

—Non, je vous répète que ce ne serait pas honnête.

—Alors, puisque vous refusez, je vais vous faire une autre proposition. J'ai placé à la banque, depuis des années, le plus gros de mes gages et un petit héritage qui m'est venu de ma famille. Cela forme aujourd'hui quatre ou cinq cents dollars. Je les mets complètement à votre disposition. Cela pourra vous aider à vous créer de nouveau une position indépendante. Vous me les rendrez à votre convenance.

M. Evariste Leblanc écoutait, les yeux humides d'émotion. Il prit la main de Nanette :

—Ma bonne Nanette, dit-il, s'il y a quelque chose capable de me consoler dans mon infortune, c'est certainement l'offre que vous venez de me faire. Mais je ne puis l'accepter ; je ne veux pas abuser de votre bon cœur. Je vous remercie infiniment ; votre argent est à vous, prenez en bien soin ; vous voyez bien qu'il serait mal placé entre mes mains, puisque je ne sais même pas veiller au mien.

—Acceptez, je vous en prie. Si vous saviez combien vous me feriez plaisir.

—Non ; je ne puis.

—Alors, vous n'avez aucune considération pour moi.

—Nanette, c'est justement parce que j'ai pour vous une très grande considération que je dois refuser votre argent.

Malgré toutes ses prières, Nanette ne put faire revenir M. Leblanc sur sa résolution. Si elle avait osé, elle lui aurait parlé d'une manière plus explicite, elle lui aurait dévoilé ses sentiments à son égard ; mais après ce qu'il venait de lui dire au sujet de Céleste, elle n'en avait pas le courage. Elle laissa au temps le soin de lui procurer des circonstances plus favorables : ce qui, dans la tournure actuelle des événements, ne pouvait pas